

De retour, le 11 avril

Hubert Aquin

Volume 11, Number 2, March–April 1969

Douze écrivains, douze nouvelles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29637ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Aquin, H. (1969). De retour, le 11 avril. *Liberté*, 11(2), 5–19.

***de retour,
le 11 avril***

hubert aquin

Quand j'ai reçu ta lettre, j'étais en train de lire un roman de Mickey Spillane. Comme j'avais dû interrompre ma lecture à deux reprises, j'avais déjà de la difficulté à suivre l'histoire. En reprenant ce livre une troisième fois — après avoir lu ta lettre —, je ne me souvenais plus si le héros travaillait pour une sous-agence du CIA et qui était ce dénommé Garder dont il était constamment question. Et puis, je peux bien te le dire, je lisais pour tuer le temps. Et ça ne m'intéresse même plus de tuer le temps.

Tu sembles ne rien savoir de ce qui est arrivé au cours de l'hiver. J'aimerais bien, moi aussi, pouvoir nier ce long hiver qui n'en finit plus, par sa froide agonie, de me rappeler les mois neigeux que j'ai vécus sans toi, loin de toi. Quand tu es partie, la première neige venait tout juste de tomber sur Montréal. Elle encomrait encore les trottoirs, le toit des maisons et formait des grandes nappes blêmes au coeur de la ville. Le soir même de ton départ, j'ai roulé sans but dans les rues désertes et j'ai contourné la montagne, qui se tenait comme un fantôme. Toute cette blancheur m'impressionnait beaucoup. Il me souvient d'en avoir ressenti une certaine angoisse. Peut-être, croiras-tu que j'exagère un peu et que je me complais à établir des corrélations, au passé, entre ton départ et mes états d'âme ou à combiner mes sou-

venirs pour qu'ils paraissent préparer ce qui a suivi cette première tempête et ton départ. Il n'en est rien, crois-moi. Mais cette neige blafarde sur Montréal, il m'est difficile de la dissoudre dans ma mémoire, autant qu'il m'est impossible de n'avoir pas traversé cette longue saison blanche, de ne pas me rendre aux approches cruelles du printemps.

Il fallait bien que tu l'apprennes ; je te le dis crûment. Et je prends même la peine de te prouver que j'existe encore, hélas, pour te faire savoir que j'ai tenté de m'enlever la vie !

Oui, c'est cela ; et je te le dis sans passion et sans grande émotion. En fait, je suis plutôt déçu d'avoir manqué mon coup et, depuis, je récapitule les erreurs qui m'ont conduit à cet échec. Mais surtout, je m'ennuie, je me laisse couler sous la glace comme le courant d'hiver . . .

As-tu changé, toi ? Portes-tu les cheveux longs comme avant ? As-tu vieilli de quelques mois depuis novembre ? Et comment te sens-tu après tout ce temps et loin de moi ? J'imagine qu'une femme de vingt-cinq ans a d'autres souvenirs de voyage que des cartes postales. Tu as rencontré d'autres femmes ou un homme ; tu t'es sans doute attachée à quelqu'un et libérée de moi. En disant cela, je sais bien qu'une certaine logique veut que, pour se libérer de quelqu'un, il suffit de le tromper. Sans doute, cela est-il partiellement vrai ? Et dans ce cas, tu as bien fait de t'envoler un jour vers l'aéroport d'Amsterdam afin de te libérer de ma noirceur et de ma tristesse et tu as bien fait de mettre fin à notre liaison en la rendant encore plus relative, pareille à d'autres, égale en importance, à toute liaison amoureuse, humaine trop humaine, comparable . . .

Je constate que de t'imaginer ainsi avec d'autres me plonge dans cette neige aveugle qui a recouvert Montréal en novembre dernier. Comme alors, je me sens désemparé ; j'ai beau me répéter que nul événement n'est survenu, nulle rupture entre nous, j'ai conscience que ma tristesse nous submerge et nous confine à la solitude. Je vois encore les rues enneigées de novembre que je parcourais sans raison comme si ce déplacement incessant compenserait ta perte ;

mon errance me reconduit au port déserté que nous avons si souvent visité ensemble.

Le soir de ton départ, c'est là que je me suis rendu ; une mince couche de neige crissait sous les pneus, tandis que le fleuve glacé continuait de se mouvoir secrètement. Pendant que j'expérimentais ma solitude discordante, toi, tu volais en DC 8 vers l'Europe, peut-être même ton avion s'était-il posé en douceur sur la piste verglacée de Schiphol après avoir manoeuvré lourdement au-dessus de la mer du Nord et des étendues immobiles du Zuiderzee. Moi, pendant ce temps, je dérapais lentement le long des quais ; je suis rentré du port en fin de soirée, j'ai pris le courrier dans notre boîte postale avant de monter à l'appartement. J'ai mis quelques disques et je me suis mis au lit sans conviction, en lisant un Simenon que tu m'avais laissé avant de partir. Si je me souviens bien, ce roman — « L'affaire Nahour » — se passe dans un Paris couvert sous la neige (ce qui est rare) et, l'espace d'un chapitre ou deux, à Amsterdam. J'ai dû m'endormir aux petites heures du matin.

Le lendemain mon hiver commençait ; j'ai fait comme si de rien n'était et, la mort dans l'âme, je me suis rendu au trente-troisième étage, Place Ville-Marie, et je me suis acquitté tant bien que mal de mon travail de bureau. Dans le courant de la journée, je me suis rendu à la pharmacie du centre d'achats, je lui ai demandé du phénobar ! « Il faut absolument une ordonnance ». Je ne te dirai pas tous les arguments tactiques que j'ai utilisés pour lui prouver qu'il pouvait me ravitailler en toute sécurité et sans déroger à son éthique professionnelle. En quittant cette pharmacie — plutôt dépité —, je n'avais appris qu'une chose : il me fallait à tout prix une ordonnance et des renseignements plus précis quant au dosage et à la présentation des barbiturates que je voulais me procurer.

Pour ce qui est des renseignements, cela ne fut pas tellement difficile ; je me suis rendu à la Librairie Médicale rue McGill et j'ai prospecté les rayons « Pharmacie » et « Pharmacologie » systématiquement. J'y ai repéré un « Pré-

cis de Thérapeutique et de Pharmacologie » de René Hazard et un « Vademecum International » qui est une sorte de répertoire de tous les produits mis en vente sur le marché. C'est facile de se procurer ces livres ; je n'en revenais pas. Et le soir, une fois seul, je me suis lancé dans la lecture de mes livres et, même une fois couché, ce n'est pas un Simenon ou un Mickey Spillane que je tenais, mais ce fameux « Vademecum » que j'ai lu presque d'une couverture à l'autre, en ayant soin de prendre des notes diverses sur les multiples composés barbituriques et les pages du livre où leurs effets mortels sont habilement décrits. Mon problème n'était toujours pas réglé : je n'avais pas d'ordonnance, ni aucune autre façon de m'en procurer. Je me suis endormi, le livre en main, en ressassant cette difficulté majeure. Le lendemain matin, j'étais plutôt mal réveillé à dix heures, abruti... mais nullement découragé puisque je savais à qui je m'adresserais pour obtenir une ordonnance. Ça faisait plutôt longtemps que j'avais rencontré Olivier L., mais comme les médecins sont toujours occupés à ne plus savoir où donner la tête... J'ai fini par le rejoindre au téléphone et, comme je l'avais prévu, il s'est mis aussitôt à pester contre cette profession qui ne lui laissait plus le temps de voir ses amis. Sur ce point, j'ai dû le refroidir un peu... car je lui ai aussitôt demandé une consultation. Et comme il n'y avait rien de particulièrement grave, j'ai dit que je passerais à son bureau en fin de journée...

Après un échange désordonné de souvenirs communs, je lui ai dit carrément que je ne dormais plus. Il a éclaté de rire et m'a dit comme ça : « Est-ce qu'elle te trompe !... ? » Je n'ai pas été capable de lui dire que tu te trouvais maintenant en Europe et que, vraisemblablement, tu... Je suis resté muet, presque hébété : j'avais le goût de fondre en larmes. Il y a eu un long silence. Olivier a pris un bloc et s'est mis à griffonner quelques mots illisibles. Il a détaché le papier et me l'a tendu en souriant aimablement : « Tu sais, m'a-t-il dit, il ne faut pas s'habituer à ces produits-là ; je te prescris une douzaine de capsules et, normalement, au bout de douze jours tu devrais avoir retrouvé ton sommeil nor-

mal... Tu prends ça une vingtaine de minutes avant le coucher ». J'ai replié l'ordonnance et l'ai glissée dans mon porte-monnaie, pendant qu'Olivier me racontait je ne sais plus quoi au sujet de sa femme qui se plaint qu'il n'est jamais là. « On a tout de même le temps pour un bon scotch : qu'est-ce que tu dirais d'un VAT 69 ? » J'ai dit oui et Olivier s'est éloigné, me laissant seul dans son bureau. Il m'a fallu quelques secondes pour détacher quelques feuilles de son bloc d'ordonnance ; j'étais honteux comme un voleur et fier en même temps d'avoir réussi ce coup que je n'avais nullement prémédité. Olivier est revenu avec une bouteille de VAT 69, deux grands verres et un pot d'eau. Et nous avons bavardé comme ça, de choses et d'autres ; cette fois, c'est moi qui le faisais parler, car je ne voulais plus qu'il me fasse avouer quoi que ce soit à notre sujet, au sujet de ton séjour en Europe, de notre rupture, de mon désespoir...

De retour à l'appartement, j'ai analysé sa propre ordonnance pour 12 capsules d'amobarbital sodique et puis je me suis exercé sur du papier blanc à faire une ordonnance médicale libellée à peu près de la même façon et portant les mêmes symboles, les mêmes détails, les mêmes mots latins, les mêmes abréviations. Une fois bien rodé, je me suis fait des ordonnances avec son papier à entête. J'avais dix feuilles. Avec trois d'entre elles, j'ai réussi deux ordonnances impeccables de 20 capsules d'amobarbital. Je me suis endormi sur ma réussite.

En quelques jours, j'avais accumulé assez de capsules d'amobarbital à coups de fausses ordonnances. Ce fut beaucoup plus facile que je croyais. Et j'avais appris, par le « Vademecum » que la dose *quoad vitam* (c'est-à-dire : mortelle) est de 25 capsules de zéro point deux grammes. Mais il m'en fallait plus, toujours plus. Et de cette façon, je retardais le grand moment ; mais j'avais acquis une sombre certitude : celle de pouvoir me tuer sans préavis. Quelques jours se sont écoulés comme ça, des jours étranges, car tout en accroissant mes réserves d'amobarbital sodique, je me trouvais relativement sûr de moi, presque en harmonie avec la vie.

En quelque sorte, je savais que j'allais mourir au moment voulu et je devais m'accommoder de ce projet funèbre tout en attendant — qui sait un mot de toi, une lettre, ton retour . . . Plusieurs fois par jour, j'allais ouvrir la petite boîte postale, le coeur battant, dans l'espoir que j'y trouverais la raison inespérée de t'attendre . . .

Et quand j'ai reçu ta lettre du 14 novembre, cela m'a abattu complètement. Tu m'avais écrit quelques mots sur papier à entête de l'hôtel Amstel, mais l'enveloppe portait le tampon de la poste de Bréda : tu t'inquiétais de moi et tu me demandais des nouvelles de moi, de mon travail à Montréal. Et quoi encore ? Tu semblais bien attentive, soucieuse aussi de ce qu'il advenait de moi à Montréal ou gênée de t'être éloignée de moi . . . Mais que faisais-tu à Bréda ? Comment t'es-tu rendue d'Amsterdam à Bréda (il doit bien y avoir une centaine de kilomètres) et avec qui ? Avec quelqu'un qui voulait te montrer un peu de campagne hollandaise et sa ville natale ? Un autre « collègue européen », comme tu les appelles, qui fait de la décoration intérieure lui aussi et avec qui tu as déjeuné et dîné en route dans une petite auberge ? Tu n'as rien dit sur Bréda, ni rien sur Amsterdam où tu demeurais depuis plus d'une semaine ; et tu ne m'as rien dit de ces gens que tu as forcément rencontrés . . . Il faut dire aussi que ta lettre était bien brève, enlevée, presque joyeuse donc, car tu avais laissé tous nos souvenirs dans la neige sale qui inaugurerait ce sombre hiver. J'ai déchiré ta lettre.

Puis j'ai continué de faire quelques fausses ordonnances pour remplacer les capsules manquantes, celles que j'avais prises après ton départ pour affronter les nuits interminables . . .

Le 28 novembre je n'avais toujours reçu de toi que cette lettre postée à Bréda, rien d'autre. Les jours avaient une amplitude de plus en plus courte, les nuits d'hiver défilaient presque sans interruption. Pour moi, la nuit finale allait commencer — une seule et même nuit qui ne finirait plus, une longue nuit qui mettrait un terme à notre histoire désordonnée, à la longue hésitation, à ta sincérité embrouillée

et à tes intermittences — tout cela de toi qui n'avait été cruel que dans la mesure où j'en avais souffert.

Ce jour-là, j'ai fait quelques appels pour me décommander et j'ai mis de l'ordre partout dans l'appartement. C'était un vendredi. Le soir venu, j'ai pris un bain très chaud. Après, j'ai mis mon pyjama neuf, ma robe de chambre en soie et j'ai mis quelques bons disques sur l'appareil : Duke Ellington, Ray Charles, Nana Mouskouri. J'ai écouté Nana Mouskouri plusieurs fois : j'étais étendu dans le fauteuil écarlate, buvant un grand verre de Cutty Sark, et je regardais devant moi, ce vide absolu qui m'attendait et qui me fascinait. Puis, je me suis décidé : j'ai avalé les capsules bleu ciel par groupe de trois ou quatre, en m'aidant d'une grande gorgée de Cutty Sark. Je me suis resservi du scotch pour terminer l'opération capsules, après quoi je me suis défait de ma robe de chambre et je me suis glissé dans le lit. De ma main gauche, j'ai ouvert la radio qui se trouve sur notre table de chevet ; le poste était syntonisé à CJMS. Je l'ai mis à volume moyen afin de couvrir la respiration stertoreuse qui, selon mes livres de référence, ne manquerait pas de se manifester avec le coma. L'important était de ne pas alerter des voisins, ou Dieu sait qui, par cette respiration bruyante qui dure aussi longtemps que le coma dans les cas d'intoxication aiguë ; c'est pourquoi CJMS, ouvert 24 heures par jour, me convenait parfaitement...

Franchement, je n'étais pas triste, mais impressionné comme celui qui part pour un long voyage. J'étais ému, tout simplement ému. Comment te dire ? Je pensais à toi, mais si faiblement : tu évoluais très loin, dans une brume funéraire. Je voyais encore tes jupes colorées, je te voyais entrer dans l'appartement, en sortir : je t'imaginai pleine de paquets et de valises à l'aéroport, tu bougeais tout le temps, tu t'en allais, tu m'envoyais la main, tu me souriais, tu revenais à la hâte et tu repartais aussitôt. Tu ne t'approchais plus de moi et plus je somrais, moins tu me regardais ; tu souriais dans d'autres directions, tu regardais d'autres personnes, tu parlais avec des ombres qui formaient un cercle autour de toi, tu éclatais de rire, tu tournais sans cesse, tu étais bien

vivante, bien animée, toujours en mouvement. Et moi je ne bougeais plus : j'étais comme figé sur place, engourdi dans mon corps immobile, presque enseveli . . . Je ne donnais plus triste à la mélancolie, ni à la tristesse, ni à la peur ; en fait, j'étais comme solennel, j'étais recouvert par ma propre solitude, mortuaire déjà sans être mort encore. Puis après, je ne sais plus trop ce qui est arrivé : l'oblitération a dû s'aggraver doucement, sans doute à la manière de l'ensommeillement. Et après, je ne sais plus. Je ne me rappelle plus rien : je me suis anéanti à la vitesse ralentie du coma. J'ai cessé de te voir au loin, j'ai cessé d'entendre la musique diffusée par CJMS, j'ai cessé de sentir mon corps et d'apercevoir les murs assombris de notre appartement . . .

Je comprends que ceux qui utilisent une arme à feu ou la violence traversent la frontière entre la vie et la mort avec grand fracas. Leur initiative transforme en drame ce qui pour moi s'est opéré comme un glissement hypocrite dans un sommeil trop profond. La différence entre ceux-là et les gens qui procèdent comme moi, ne fait que mettre en évidence ma lâcheté, voire même une timidité navrante. Je n'ai pas osé quitter la vie en grande pompe, je me suis laissé induire dans une transe comateuse ; j'ai flanché tout simplement, et s'il n'y avait d'autres signes accablants, celui-là suffirait à prouver ma faiblesse vitale — cette espèce d'infirmité diffuse que nulle science ne peut qualifier et qui me détermine à tout gâcher sans cesse, sans répit, sans exception . . .

Bien sûr, si je peux te le dire aujourd'hui, c'est que j'ai survécu à cette longue nuit sans rêve. Je me suis retrouvé encore vivant, dans une salle blanche du Royal Victoria, encerclé par tout un réseau de sérums en perfusion qui me clouaient au lit, et sous le regard d'infirmières toutes bien costumées qui s'affairaient autour de moi. Je sentais mes lèvres gelées ; j'avais les lèvres d'un cadavre et, de temps en temps, une infirmière appliquait une sorte de baume sur mes lèvres.

Dehors, il neigeait à nouveau, comme à la veille de ton départ : les gros flocons blancs descendaient lentement et c'est eux que je regardais par la fenêtre, tandis qu'infirmières et médecins me voyaient émerger du coma et que je prenais

conscience que j'étais encore vivant, affreusement vivant. La neige tombait dehors ; je vivais, mais toi où étais-tu ? En revenant à la conscience, je me suis rappelé à nouveau que tu circulais quelque part aux Pays-Bas ou en Europe, mais où exactement, je ne savais plus, je ne savais pas encore. Je t'imaginai en voiture louée, avec des gens, avec un autre peut-être, sur des petites routes que je n'ai jamais vues et que je ne connais pas. Je t'imaginai en mouvement, et moi je ne bougeais plus, j'étais cloué sur place, au lit, presque mort, enseveli dans une neige blanche qui décolorait tout. Y a-t-il de la neige en Hollande ? Devais-tu porter tes bottes de daim, celles que tu as achetées avec moi, quelques jours seulement avant que tu prennes l'avion ?

Ces pensées en désordre me prouvaient que j'étais resuscité, mais je ne comprenais ni pourquoi, ni comment. J'étais encore vivant, emmitouflé encore dans mon coma, mais juste assez lucide pour comprendre que je respirais encore et que mon cœur devait battre et qu'on alimentait ce filet de vie par tout un système d'intrusions. Il m'était pénible de supporter cette aube que je n'avais pas prévue, et que mon projet de nuit s'était déroulé défectueusement . . . Et toi, à ce moment-là, tu circulais d'une ville à l'autre et tu as passé l'hiver en Europe sans jamais savoir ce qui s'était passé à Montréal entre la première neige et la seconde tempête. Et si je prends la peine de te l'avouer aujourd'hui, c'est parce que je n'ai rien à faire et, sans doute, que je continue de m'adresser à toi et que tu es la seule personne au monde à qui je peux encore parler . . .

L'ironie du sort a voulu que ton télégramme de Bruges soit l'instrument de ton intervention tardive sur mon corps mourant. Le message a dû m'être adressé par téléphone d'abord. Mais je n'ai pas entendu la sonnerie du téléphone et, du coup, la compagnie Western Union a fait livrer le message écrit à domicile. Comme le concierge de notre immeuble n'a pas accès à la boîte postale qui se trouve dans le hall, il a pris sur lui de le monter lui-même et de me le remettre. Il suffit que le mot « télégramme » soit imprimé

sur un pli pour qu'il devienne prioritaire, urgent — et cela quel que soit son contenu et quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit. On ne laisse pas attendre un télégramme ; on imagine toujours qu'il est porteur d'une annonce tragique ou qu'il signifie qu'il y a de la mort dans la famille ou qu'un grand drame est survenu quelque part dans le monde. On n'est pas encore habitué aux télégrammes anodins ou amoureux. On n'imaginerait pas que le texte peut se lire comme suit : TEMPERATURE MAGNIFIQUE RIEN REÇU DE TOI ECRIS MOI. BAISERS. C'est exactement ce qu'il contenait ton télégramme de Bruges : quelques mots plus ou moins bien choisis pour me communiquer ton inquiétude et une pointe de tendresse...

Le concierge a dû frapper à plusieurs reprises à la porte, il se croyait vraiment porteur d'un message de mort ou quelque chose du genre. Il a dû croire que je dormais encore trop profondément (mais, non pourtant) : il a plutôt pensé que je n'étais pas là pour le moment et que je devais trouver ce pli de la Western Union en revenant. Alors, il a utilisé son passe pour déposer le télégramme sur le tapis de l'entrée. Le reste est facile à reconstituer : la musique diffusée par CJMS lui a laissé croire à ma présence, il s'est approché, il a frappé à la porte mitoyenne. Il m'a appelé peut-être ; et puis, il m'a vu, étendu sur mon lit de mort, respirant comme un trépassé, livide comme un fantôme. Il m'a raconté plus ou moins cela, bien après, quand on m'a ramené de l'hôpital, mais j'ai oublié les détails de la variante du concierge et, d'ailleurs, peu importe : à peu de choses près, cela revient à ce que je t'en raconte aujourd'hui. Le concierge s'est affolé, il a fait venir le médecin qui demeure au douzième étage et, sur ses conseils, il a téléphoné au Royal Victoria qui a dépêché une ambulance. Et je me suis réveillé dans une chambre blanche, entouré d'infirmières qui prenaient mes différentes pressions ou remplaçaient les aiguilles conductrices dans les veines...

Le hasard...

Combien de jours avaient passé ? Plusieurs, si j'ai bien compris : oui, je suis resté plusieurs jours dans le coma et

sous une tente d'oxygène. J'ai même subi une trachéotomie : au cas où tu ne le saurais pas, il s'agit d'une incision chirurgicale de la trachée, suivie de la mise en place d'une canule trachéale. Les choses allaient plutôt mal, comme tu vois, mais je n'en savais rien et moi, pendant tout ce temps immémorial, je me prélassais dans un coma à toute épreuve qui, théoriquement, est le prélude bienheureux à la mort. Il se trouve que, dans mon cas, le prélude a mal tourné et que je me suis trouvé vivant, capable, du coup, de supporter tous les traitements qu'on a mis au point pour ranimer un homme malgré lui. J'aurais eu mauvaise grâce de me plaindre illico ou de me défaire brutalement de toutes les aiguilles qui m'ensemencèrent, goutte à goutte, de liquide vivace. Et d'ailleurs, en avais-je la force ? Même pas ; j'étais impuissant, non pas tellement ranimé que prolongé dans mon agonie, perpétué dans ma faiblesse et mon impuissance, je valais tout juste mon prix net en viande dégénérée, plus la facture d'hôpital. Déjà — par principe — j'avais juste assez de caractère pour comprendre que les premiers soins allaient m'être injustement facturés et pour me révolter en silence à cette idée...

Et toi, pendant que je survivais si péniblement, tu t'inquiétais de ne pas recevoir de lettre en réponse à ton télégramme de Bruges. Tu n'en continuais pas moins ton périple, en me consacrant une demi-heure par jour d'inquiétude : le temps d'aller à la poste restante de toutes les villes où tu m'as dit que je pouvais t'écrire ! Et, la demi-heure passée, tu te remettais à courir les boutiques, à visiter des musées, à faire des promenades au hasard et, peut-être, tout en faisant la conversation avec un partenaire... Tu as eu des vertiges, par moments, quand tu prenais conscience que nous ne vivions pas ensemble, que je n'étais pas là le soir quand tu rentrais et que tu n'avais plus à discuter avec moi pour me prouver que j'étais inutilement accablé ou triste ou sombre... C'est peut-être dans un de ces vides que tu as rédigé le télégramme à Bruges, mais, juste après, qu'as-tu fait au juste ? T'en souviens-tu seulement ? Tu as dû te rendre à un dîner, dans la vieille ville ou sur les remparts ; il paraît que c'est très beau, Bruges, que la ville est ancienne et construite comme un petit

port juste en bordure de la Mer du Nord... En fin de journée, tu devais repenser à notre dernière conversation, la plus désolée de toutes, après quoi il a été convenu que tu passerais tout l'hiver en Europe et que tu ferais comme si nous n'étions pas liés et que, de mon côté, je ferais de même...

Cet hiver a été bien long. J'ai observé quelques tempêtes de neige par une fenêtre de l'hôpital ; puis, vers le début de décembre, les médecins ont jugé mon état satisfaisant, suffisamment en tout cas pour que je m'installe à l'appartement. J'avais changé : mes costumes flottaient sur moi et j'avais un teint cadavérique. Et j'ai dû affronter la nuit sans ma provision bleu-suicide et j'avais gaspillé toutes mes feuilles d'ordonnance en blanc ; donc pas question de prendre les moyens de m'induire chimiquement en un sommeil bien-faisant. Je ne dormais pas. Je regardais notre plafond, l'eau morte qui pendait au mur et les rideaux à embrasse qui faisaient on ne peut plus romantiques. J'avais les yeux grands ouverts et je restais étendu ainsi jusqu'à l'aube ; l'hiver a passé comme une longue nuit blanche. J'ai reçu quelques lettres de toi, cela m'a rendu triste de te savoir à Paris ou à Rome, inconsciente, toute occupée à vivre loin de moi. Quand j'ai reçu ta dernière lettre, j'étais en train de lire un roman de Mickey Spillane. J'ai laissé tomber ce roman de Spillane ; mais je n'en retrouve pas pour autant le goût de vivre et je n'attends plus rien de ton retour. Tu me dis d'aller t'attendre au quai de la Holland-America Line et que tu arriveras à Montréal à bord du Massdom le 11 avril. Mais tu ne sais pas encore que j'ai tenté de me tuer au cours de l'hiver et que je n'attends plus rien du printemps. Si je me rendais au port le 11 avril, pour t'accueillir à la douane, je serais sans doute ému de te revoir, toi aussi. Tu m'embrasserais. Et tu me montrerais tes achats, en prenant bien soin de m'offrir un cadeau original ou amusant. Et tu me dirais, le plus simplement du monde : « Et toi ?... »

Je ne saurais comment te répondre ; c'est pourquoi je t'écris cette longue lettre que j'adresse à Amsterdam et que tu auras tout le temps de lire sur le bateau. De cette façon, tu

sauras que je suis mort une première fois cet hiver et que j'ai longtemps porté une petite cicatrice bleue au-dessus de mon noeud de cravate. Tu sauras aussi que j'ai passé tout ce temps à lire à la chaîne et indistinctement tous les romans policiers ou d'espionnage que j'ai pu trouver à Montréal.

Tu crois peut-être que je t'en veux d'avoir contrarié, bien involontairement — par ton télégramme de Bruges, ma première T.S. (comme tu vois, je suis même au courant des abréviations médicales... T.S. pour Tentative de Suicide...). Eh bien non, je ne t'en veux pas. Et si je ne conçois nul ombrage de cette « interruption », c'est qu'elle est à l'image de notre amour... et aussi que je vais recommencer. Oui ! Je vais me couvrir de nuit et, dès lors, cette lettre devient ma lettre d'adieu. Je t'épargne, cette fois, le détail des préparatifs. Sache que, entre la phrase précédente et celle-ci, j'ai avalé plus de capsules qu'il n'en faut pour mourir. Ne sens-tu pas d'ailleurs que ma main tremble, que mon écriture se dilate soudain et que je vacille déjà ? Les silences entre les mots sont autant de pores par lesquelles j'absorbe mon propre néant... J'ai encore pour une dizaine de minutes de lucidité ; mais je sens déjà que mon esprit est entamé, ma main errante, ma vue assombrie. Il neige en moi doucement, sans arrêt, de plus en plus, et j'ai froid. Mon amour, j'ai froid... Et cette fois, rien, absolument rien ne viendra me rejoindre au milieu de ma nuit, car je me suis réfugié dans une chambre d'hôtel, insonorisée et luxueuse comme un cercueil géant.